

Thibaud Croisy, une autre manière d'investir la scène – ou de la désinvestir

Créé l'hiver dernier à la Ménagerie de Verre dans le cadre du festival Les Inaccoutumés, *Rencontre avec le public* de Thibaud Croisy est aujourd'hui repris au Studio-Théâtre de Vitry. C'est l'occasion pour nous, de lui poser quelques questions et de revenir sur les enjeux et les conséquences de ce projet aussi radical que perturbant.

Wilson Le Personnic : Pouvez-vous nous parler de la genèse de *Rencontre avec le public* ?

Thibaud Croisy : Je crois que *Rencontre avec le public* est né à une époque où je m'interrogeais sur les relations conflictuelles que certains artistes entretiennent avec le public mais aussi sur les relations conflictuelles tout court. C'était un moment où je pensais beaucoup à Maguy Marin. J'avais vu et revu certaines de ses pièces lors d'une rétrospective organisée par le Festival d'Automne et j'avais le sentiment qu'elle malmenait toujours un peu plus ce qui fonde la représentation théâtrale, jusqu'à finir par la soustraire à elle-même. Je pense notamment à sa mise en scène de *Cap au pire* de Beckett, qui se passait dans un noir presque complet, même si elle avait tout de même eu l'humour de faire apparaître une tête de mort de temps en temps. Comme souvent devant ce type de proposition, les spectateurs ont des réactions épidermiques, outrées, disproportionnées, un peu comiques aussi. Ils ont l'impression qu'on leur vole quelque chose. Observer ce petit jeu m'a beaucoup intéressé et l'idée de *Rencontre avec le public* a pris forme alors que je me penchais sur ces histoires de réception et sur le format bien connu de la rencontre entre le public et l'équipe artistique, après la représentation.

Les trois comédiens, Véronique Alain, Sophie Demeyer et Léo Gobin, sont assis et silencieux pendant toute la performance tandis qu'un texte est projeté derrière eux. Ce parti pris radical de mise en scène est-il apparu dès le départ ?

Oui. La projection du texte et les actions réalisées par les interprètes, c'était une idée que j'avais dès le début. C'est un montage que j'affectionne : d'un côté, une voix, et de l'autre, des présences presque muettes, des corps, des personnalités. J'aime les voix au théâtre, celles que l'on entend dans les bandes-son ou celles, silencieuses, qu'on lit sur un écran car elles ont souvent un statut ambigu. Et pour moi, un acteur ou un danseur qui se tait, c'est encore une voix. Je voulais que la pièce soit assez silencieuse, que le spectateur puisse lire le texte confortablement et se le dire à lui-même, donc qu'il lui parvienne par l'intermédiaire de sa voix intérieure.

Comment s'est effectuée l'écriture du texte ? Avec les comédiens ?

Non, l'écriture du texte a eu lieu seul, un été. En même temps, pendant que j'écrivais, je pensais déjà aux trois interprètes que je voyais dessus. Quand la rentrée est arrivée, j'ai joué au bon élève : je leur ai proposé de travailler dessus et ils ont accepté tous les trois. Ces interprètes – mais aussi l'éclairagiste, Emmanuel Valette – sont des gens qui ont un savoir-

faire et une vraie réflexion. Ils ont beaucoup nourri la création, tant par leurs propositions que par les discussions que nous avons eues ensemble à son sujet.

Cette pièce amène le spectateur vers différents états, j'avoue avoir beaucoup ri, mais j'ai également eu très, très peur... Placer le spectateur dans une position inconfortable, c'est l'idée ici ?

Je ne dirais pas les choses de cette manière-là. L'idée est plutôt de proposer un objet différent et une autre manière d'investir la scène – ou de la désinvestir. Quand il y a un inconfort, il me semble que c'est plutôt bon signe parce que cela veut dire qu'une norme ou une habitude a disparu. Il y a une chose qu'on ne comprend plus très bien, qui ne va plus de soi. Après, chacun est en droit d'apprécier ou non cet état-là. Moi, ce qui m'intéresse, c'est qu'un spectateur traverse un temps qui ne soit pas tout à fait anodin, une durée dont il puisse se souvenir et garder une trace. Au-delà de ça, *Rencontre avec le public* est aussi une réflexion sur ces pièces qui provoquent volontairement de l'inconfort, et parfois jusqu'à la caricature. C'est une pièce qui fait référence à cette tradition du théâtre d'avant-garde et de l'art contemporain.

Dans le programme qui accompagne et qui présente la pièce, vous concluez par : « Nous sommes heureux de vous rencontrer ». Ce n'est pas très honnête !

(*Rires*) Je suis toujours heureux de rencontrer des gens. Le public en tant qu'entité, c'est juste un peu plus compliqué. C'est une masse imprévisible, puissante, toujours en plus grand nombre que ceux qui sont sur scène. On perd un peu de son individualité quand on est un public. On est nombreux, collé, on s'additionne les uns aux autres pour former une espèce de maxi-corps. D'ailleurs, on parle souvent du public au singulier, on dit : « le public a aimé » ou « le public n'a pas compris ». C'est un peu stupide de généraliser comme ça mais c'est aussi ce rapport qui m'intéresse et celui de la solitude du comédien face à cette masse perverse dont il peut être aussi le jouet.

Je suppose que cette pièce a suscité de nombreuses réactions divergentes. Avez-vous eu des retours violents suite aux représentations à la Ménagerie de Verre ?

Oui, bien sûr, ça m'est arrivé. C'est le jeu. Mais je fais tout de même la différence entre ce que le spectateur dit et ce que le spectateur ne dit pas. Les « retours », c'est une chose qui obsède tout le monde – ce à quoi on se rattache, ce sur quoi on se fonde. Il y a une vraie hystérie par rapport à ça. Pour ma part, je pense qu'il y a des choses que les spectateurs ne disent pas, ne verbalisent pas, et ne savent pas eux-mêmes. Je pense que la réception ne se réduit pas à un avis qu'on donne en sortant de la salle ou qu'on glisse dans un dîner trois jours après, des choses plus souterraines se jouent.

Vous avez créé *Rencontre avec le public* en décembre dernier à la Ménagerie de Verre à Paris. La pièce est aujourd'hui reprise au Studio-Théâtre de Vitry. Pensez-vous qu'elle sera accueillie différemment ?

Nous verrons. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas le même contexte. La Ménagerie de Verre est un endroit fréquenté par des artistes et par des professionnels, c'est-à-dire des directeurs de théâtre, programmateurs, journalistes, artistes et autres spectateurs assidus. L'attente n'est pas la même. Le regard non plus. C'est celui d'un milieu parfois assez homogène, consensuel, d'un public circonscrit qui a soif de sang frais mais qui veut en même temps qu'une pièce

remplisse un certain nombre de critères partagés et réponde à une envie du moment. Le Studio-Théâtre de Vitry, c'est un lieu fréquenté par un public plus varié, davantage intéressé par le théâtre que par la danse ou la performance. C'est un lieu assez libre, qui n'est pas inféodé à une esthétique ou une idéologie – bref, un théâtre que j'aime beaucoup et dans lequel je me sens à l'aise parce qu'on peut y faire de la recherche dans de bonnes conditions. La jauge est aussi deux fois plus petite qu'à la Ménagerie, ce qui changera très certainement le rapport scène / salle qui est au cœur de cette *Rencontre...* Maintenant, si je devais encore reprendre la pièce, j'aimerais la montrer dans un lieu très marqué : un petit théâtre isolé dans une province française ou alors une grosse salle avec une horde de spectateurs.

Pensez-vous que les spectateurs sont différents selon les théâtres ? Quel rapport entretient un metteur en scène avec le public ? Quel rapport entretenez vous avec votre public ?

Bien sûr, les spectateurs sont différents selon les théâtres. Le rapport au public, j'ai l'impression que c'est le sujet que j'aborde à chaque fois que je fais une pièce ou que j'écris un texte – le sujet fondamental. C'est aussi le rapport à l'autre et, en définitive, le rapport à soi. Mais en même temps, je considère que je n'ai pas de public. Je trouve que c'est toujours un peu ridicule quand les artistes ou les théâtres parlent de « leur » public, un peu comme quand les hommes politiques parlent de « leurs » électeurs. Je pense juste qu'il y a des spectateurs qui s'intéressent à ce que je fais, qui suivent le travail. Ce sont des gens que je finis par connaître ou par identifier et avec qui il est plaisant de jouer. C'est l'avantage du théâtre sur le cinéma : on les voit et on peut en avoir une connaissance directe, ce qui est parfois très utile et intéressant. À l'intérieur de ça, je dirige ma petite barque pour essayer de mener une recherche qui m'intéresse et si je peux la partager avec d'autres, c'est encore mieux. Si ce n'est pas le cas et que tout le monde s'en fout, tant pis, ça peut m'attrister mais cela ne m'arrête pas.

Quels sont les artistes dont vous vous sentez proche aujourd'hui ?

Je ne tiens pas de liste. La dernière chose qui m'a intéressé en tout cas, c'était de revoir *Le Navire night* de Duras au Centre Pompidou. Un film qui m'est apparu, au cours de cette séance, comme une formidable pièce de théâtre avec deux bandes-son : d'une part, celle du film, des voix des acteurs, et de l'autre, la bande-son de la salle, avec les spectateurs qui ronflaient. C'était sublime, ce sommeil collectif, j'aurais aimé enregistrer ça. À la fin de la séance, Bulle Ogier était là pour une rencontre avec le public justement. Les gens posaient des questions relativement insipides mais à chaque fois que j'entends Bulle Ogier, je garde sa voix dans l'oreille pendant au moins plusieurs jours. Elle a une voix tellement détachée, suspendue, flottante, comme coupée du monde, avec des inflexions si étranges que je pourrais l'écouter dire à peu près n'importe quoi. Elle disait qu'elle ne se souvenait plus du film, que le tournage n'avait duré que deux ou trois jours et qu'à la réalisation, les plans des acteurs avaient presque tous été coupés afin qu'ils n'apparaissent que par bribes, comme à la lisière du film. C'est très dur de produire ce genre de disparition, d'absence, et c'est une chose qui me parle, en effet.

Wilson Le Personnic, 18 décembre 2014

[Lisible sur *Ma Culture*](#)

Propos revus le 04.08.2018